

Quadratures et autres poèmes

Monique Brunet-Weinmann

Volume 17, numéro 4 (100), juillet-août 1975

100 fois sur le métier...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30977ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunet-Weinmann, M. (1975). Quadratures et autres poèmes. *Liberté*, 17(4), 73–81.

Quadratures et autres poèmes

QUADRATURES

L'orbe de la mémoire est un cercle sans faille

Il faut briser les tours aveugles
le signe des alliances
avec les lointains incurables

*Au pied des arbres cernés
la flaque de la cour
fut longtemps mon seul infini
Tout au fond de la terre
aux racines des toits inversés
je retrouvais le ciel prisonnier en dérive
et ses rives de sable
incessamment recommencées
circonscrivaient ma mort dans l'âme*

Le vent vert des rêves a soufflé
sur le bûcher du souvenir
Le bonheur a sa préhistoire
ses cavernes scellées sous les champs de genêt
Il faudrait briser les dolmens
où se chantent les messes noires
Ma mémoire danse une ronde
à Saint-Jean sur l'anneau de Saturne

Je suis au centre des menhirs

*La course des nuits me talonne
sur la piste sans fin qui s'enroule
autour de l'axe de la terre
en pulsant dans ma tête la mesure
des pas qui marchent en sourdine*

L'orbe de la mémoire est un cercle sans faille

Faisceau de flèches vecteurs de VIE
Crevez la tranquille assurance des cibles
Cri de plumes en essors aigus
Volez un sens au ciel sans nuages
Gerbes d'éclairs ZigZags tueurs de noir
BRISEZ POUR MOI LE MAGNETISME DES PLEINES
LUNES

LE PROCÈS

La mort de l'attente
s'écoule au goutte à goutte
dans les cages de verre
aux odeurs d'abandon
j'ai le souffle d'une
exilée

Les lampes allumées
clignotent à l'infini
escorte vers le creux du ciel

Tout ce confort coûtait très cher
mais on s'y sentait comme
exclu
un suicide
avant même l'hiver
nul n'en a rien su

solennellement
on respecta une minute de silence
des mois après
l'enterrement

la nuit de tout côté m'assaille

Rythme des pas
sur la moquette
danse parfaite
excellent mime
l'ombre passant
triple un ballet
mon coeur halète
au même rythme

PALUDES

La lise molle englue mes pas
et le cauchemar des forces vaines
enfouies dans cette boue mouvante

*« Tes monologues en toupie n'éciront pas même le signe
que tracent au sable les paludines »*

Des lucilies en lieu de libellules
par essaims obsédants
tourbillonnent et se cognent
relancés dans la ronde
aux vitres des retours et des remords

*« Tous les mots te seront inutiles
appels muets du corps qui sombre
sous le masque
sous le film stagnant des morrènes
fragile orée des flots de l'inconscience*

*Les témoins te verront du regard plat des foulques
Les eaux mortes se refermeront sur ta mort
livrée aux sangsues
tout ce qui grouille et ce qui ronge »*

JE RESSUSCITERAI FLEURISSANT
LUNE D'EAU

MUSÉE NOCTAMBULE

Dans le ciel marbré de vapeurs gris-rose
les éclairs
veines d'empyrée
se tordent
muets et calmes ainsi que mes pensées

Sous la songerie des pierres
sous l'absence ou le sommeil
sur les murs bistres
JE CHERCHE
les symphonies abstraites
en rose et noir en bleu et vert
torsades de rayures ou fleurs en arabesques
ombre aux vagues mouvances d'estampe
profils brisée des projections cubistes

OU

la pleine lumière soudain
d'une fenêtre nue
miroir de violents souvenirs
frappés d'un rai abrupt

Plus luisants que les ardoises
ocellées des grains de l'automne
curieux discrètement
félins feutrés
mes yeux glissent sur les toits d'en face
pour fixer l'envers du décor et
le voir d'un regard étranger

Dans le clair-obscur de la lampe
il vit dans l'âge antérieur
des auréoles et des gravures anciennes
autre Jérôme de Nuremberg
dépouillé des signes et de l'orbe

Peut-être
sommes-nous plus vieux que ces gisants qui dorment
Journées et soirées jaunissent vite
inscrites dans le blanc des livres
et que d'espoirs entre les lignes
dont il ne reste que

LES FOSSILES

Ce soir
il sera minuit encore
Je veux la certitude
tangible et brune
près de moi de son corps
pour que mes paupières SE FERMENT sur les rêves

MOIRES

Ce grand soleil noir
Sur le cristal de mes paupières
Que je traîne
Et qui pèse
Sur le cristal de mes paupières
Crispées
Vers l'indécis des jours à naître

Ce grand soleil noir
Et ce bloc de brume
Où il sculpte
Des profils grecs
Et des regards emplis d'énigmes
Sous la pierre de leurs paupières
Interrogeant les dieux antiques

Ce grand soleil noir
 Que j'avais brisé
 Comme un vieux miroir
 Plein de maléfices
 Ces mille soleils noirs
 Des pôles glacés
 Aveuglent tous mes horizons
 Du leurre de leur cercle magique

Et je fus pour mon coeur
 L'unique haruspice

PSYCHODRAME

Le rideau est baissé sans qu'il soit de spectacle
 A dérober au regard niais des vitres sans rideaux
 La fenêtre est ouverte et l'hiver paraît beau

LES CHOSES

dans leur présence théâtrale et tranquille

pèsent

avec une évidence qui démantèle
 la caravane des rôles inutiles
 aux décors baladeurs irréels et sans style

Lointaine et cherchant le ton juste
 parmi l'oppression

la voix

du passé

détone

trop loin de l'inflexion que soufflent les désirs
 qui montent
 en bouffées trébuchantes
 du trou béant des souvenirs

Les paroles voulues

déraillent

de leur portée

et cas ri qui
 ca en res gus déchirent
 dent ai l'âme

L'air a la densité de nos silences essentiels
 Et ses brumes ondulatoires se renouvellent
 A chaque ébranlement vertigineux du sang
 Alanguissant des regards profonds qui se taisent

La scène va se jouer agencée autrefois
 Mais l'on parle de tout et de n'importe quoi
 Et l'on attend que le temps soit perdu

Puis l'on se force
 à s'évanouir
 à marcher droit

Le rideau est tombé sur le jeu des possibles
 Appliquez-vous à remballer vos illusions
 Serrées en des tiroirs secrets à double fond
 Et tâchez d'égarer
 la clef
 des songes

HOLOCAUSTE

J'ai vécu l'heure du dernier rivage

L'aurore déjà était en deuil du monde
 et la mer morte
 Décharnée de ses sables souples
 la plage
 échafaudait un escalier de dalles sonores

Nul vent Nul mouvement Nulle odeur
 Pas de fleurs étoilées pulsant dans les rocailles

— « *Nous étions sur ces bords prêts pour le sacrifice* »

Ainsi se parlait la mémoire
rétive aux lueurs de révolte
lumineuse enseigne où seule admise
clignotait cette fausse nouvelle

Toutes les pierres de seiches
accumulées depuis des millénaires
crissaient sous les pas comme des coquillages
au temps des pêches miraculeuses

Le Transi était là en squelette
Et les Statues de sel
Et les Momies de lave
Et nous n'aurions ni danse macabre
Ni Jugement dernier

Des fossiles calcaires froissaient sur les falaises
le satin broché des ramures de givre
et les carcasses creusaient des grottes de stuc aride
dans l'attente et l'angoisse tangibles

MIGRATION

Mon impatience piétine les rocs de craie pouilleux

FUIR

Embroussaillée dans ta crinière de vents
Libre étalon volant aux voiles des caravelles
Et sous ton galop d'or et de feu constellé
Faire gicler la poésie et la lumière
En longs geysers de flammes
Pour une mer nouvelle aux flots gris de clarté

— Oh ! cette soif à toute paix rebelle —

Nous oublierons mon âme aux bossoirs d'un vieux port
Comme une ancre rouillée poreuse rongée de mousses
Trop lourd bagage aux douanes boréales
Et notre ombre
— la triste enfant dominicale des jardins publics
harassée de lenteur
et du devoir de suivre des pas trop mesurés —
Oh ! notre ombre sera la boussole
Et la figure de proue aux profils transparents
Filant
De croisière en errance
De frontière en étoile au travers des courants

MONIQUE BRUNET-WEINMANN